



HAL
open science

Le Moi intempestif: Valéry après Derrida

Laurent Mattiussi

► **To cite this version:**

Laurent Mattiussi. Le Moi intempestif: Valéry après Derrida. Robert Pickering. Paul Valéry – " Regards " sur l'Histoire, Presses universitaires Blaise Pascal, pp.233-243, 2008, CRLMC. hal-00947216

HAL Id: hal-00947216

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00947216v1>

Submitted on 14 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paul Valéry — « Regards » sur l'Histoire
Laurent Mattiussi
Université Jean-Moulin Lyon 3
Faculté des lettres et civilisations
laurent.mattiussi@univ-lyon3.fr

Le Moi intempestif : Valéry après Derrida

Laurent Mattiussi
Université Jean Moulin—Lyon 3

Les positions respectives de Valéry, de Husserl et de Heidegger sur l'Histoire et sur la crise de l'Europe procèdent d'un fonds intellectuel commun, où puise aussi le nazisme : telle est la thèse de Jacques Derrida dans *Heidegger et la question*¹. Quelques passages de ces trois auteurs sont l'occasion pour Derrida de mettre en lumière dans son ouvrage, afin d'en conjurer les maléficaes, la dangereuse parenté qui unirait, selon lui, à la démence nazie certaines des analyses développées par ces trois grands penseurs. Il reste que, Derrida le rappelle, Valéry fut un adversaire du nazisme. Quelles que soient les ambiguïtés de sa pensée, il convient de souligner fortement, à l'encontre de Derrida, que l'importance accordée par Valéry au Moi pur comme principe de résistance, comme source d'un refus radical opposé au temps et à l'Histoire, est incompatible avec une idéologie totalitaire, une entreprise d'embrigadement, engagée dans la réalisation d'une visée historique : l'instauration à venir d'un ordre prétendument restitué à la pureté des origines. La lecture de Valéry par Derrida est d'ailleurs double, positive et négative, d'où la nécessité de la discuter non sans lui rendre doublement justice : d'abord en prenant acte de l'inquiétante proximité qu'elle dénonce, puis en prolongeant les analyses sur le Moi pur proposées par Derrida dans *Marges de la philosophie*², afin de les faire jouer contre sa critique du discours valéryen sur l'Histoire.

Valéry occupe une place éminente dans *Heidegger et la question* parce qu'il est reconnu par l'auteur de l'ouvrage — il sait lire — comme une voix majeure de la tradition philosophique européenne, où la notion d'esprit est fondamentale. Or Derrida soupçonne une complicité cachée entre « la Politique de l'esprit », invoquée par Valéry,

¹ Jacques Derrida, *Heidegger et la question. De l'esprit et autres essais* (1^{ère} éd. : Paris, Éditions Galilée, 1987), Paris, Flammarion, « Champs », 1990, p. 7.

² Jacques Derrida, « Qual Quelle » in *Marges de la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972, p. 325-363.

défendue aussi à sa manière par Heidegger, et le nazisme, dans la mesure où il s'agit toujours de fustiger, au nom de l'esprit, le déclin, voire la barbarie modernes. Le recours à cette notion d'esprit serait foncièrement et essentiellement réactionnaire, au pire sens du terme. La critique de Derrida suppose que la notion suspecte d'esprit est au principe de la pensée valéryenne. Son tort est peut-être ainsi de négliger la fonction, plus primordiale encore, du Moi pur. Certes, Valéry identifie parfois le Moi et l'esprit. « Le moi est l'être auquel nous attribuons l'activité de notre esprit, c'est l'activité même de l'esprit » (CIII, 222)³. Valéry invite pourtant à aller plus avant, lorsqu'il définit le Moi comme « l'esprit de l'esprit » (Œ, I, 1025)⁴. En apparence, le redoublement de la formule vise à conforter la prééminence de l'esprit, qui serait à la fois source, norme et principe, et confirme la thèse de Derrida. En réalité, le résultat est peut-être inverse, car qu'est-ce que l'esprit selon Valéry ? « L'esprit [...] se garde de s'engager » (CVII, 87) : il est pour Valéry refus spontané d'adhérer à quoi que ce soit et, par conséquent, puissance de négation. L'esprit de l'esprit serait donc la plus radicale négation de la négation, c'est-à-dire en définitive la contestation et, par là, le dépassement de l'esprit. Du moins le Moi est-il ici donné par Valéry comme cette puissance superlative de critique qui va jusqu'à mettre l'esprit lui-même à l'écart. Comme capacité illimitée de rejet, le Moi pur tient l'esprit lui-même à distance et ainsi se dégage de l'espace mental où, selon Derrida, le recours à l'esprit cohabite avec l'idéologie nazie.

Que la politique valéryenne soit « politique de l'esprit » et que le Moi soit « l'esprit de l'esprit », cela signifie par transitivité que le principe de la politique valéryenne et de la réflexion valéryenne sur l'Histoire n'est pas seulement l'esprit, comme le pense Derrida, mais le Moi pur, qui est comme la vertu négative de l'esprit quintessenciée. Une fois l'esprit supplanté par le Moi pur en tant que principe fondateur, on n'a toutefois pas encore récusé la déconstruction derridienne, car la notion de source, dont Derrida montre qu'elle est sous la plume de Valéry la métaphore du Moi pur⁵, implique une certaine orientation temporelle. Elle indique simultanément la direction de l'intériorité et celle du passé. Remonter à la source, c'est revenir en arrière, dans une régression qui, fût-elle métaphorique aux yeux de Valéry, ne peut manquer de susciter des interprétations politiques. Passéistes ou réactionnaires, des connotations suspectes sont ainsi perceptibles dans une formule où Valéry semble avoir résumé sa conception de l'Histoire : « *Nous entrons dans l'avenir à reculons...* » (Œ, I, 1040)⁶. Cette image du recul revient souvent sous la plume de Valéry. Selon son propre aveu, la faculté de recul est l'un des traits qui le caractérisent : « Nul plus que

³ La série intégrale des *Cahiers 1894-1914*, en cours de publication chez Gallimard, est placée sous la responsabilité de Nicole Celeyrette-Pietri (CI-CIX), Judith Robinson-Valéry (CI-CIII) et Robert Pickering (CVIII-CX).

⁴ Paul Valéry, *La Politique de l'esprit*. Dans tous les passages cités, c'est toujours l'auteur de l'extrait qui souligne.

⁵ Jacques Derrida, « Qual Quelle », *op. cit.*, p. 334-335. Cf. CVII, 87 : « si je suis source ».

⁶ *La Politique de l'esprit*, *op. cit.*

moi n'a *reculé* devant toute chose » (CIX, 82). Ainsi, lorsqu'il évoque comme une expérience commune à l'humanité moderne l'entrée dans l'avenir à reculons, on devine qu'il songe aussi à sa propre attitude. Ce qu'il éprouve devant la marche de l'Histoire ne saurait être rien d'autre que son habituel « recul ou dédain des choses réelles »⁷. La personne de Valéry coïncide en cela avec le mouvement constitutif du Moi pur. « J'ai perdu mon Dieu il y a longtemps — au moment où je me suis aperçu qu'il était en moi [...]. Il était mon recul devant toute chose, pour la saisir sans en être saisi » (CVIII, 358). Valéry indique que son rapport, ou plutôt son absence de rapport, aux choses détermine son rapport au temps, lorsqu'il évoque « l'idéal de refus universel et de possession du temps par ce refus — qui est le vrai Moi pur — le *dieu du moi* » (C2, 376). Cette part divine, le Moi pur, caché dans sa réserve, séparé, qui, dans son retrait radical, constitue ce qu'il appréhende comme une extériorité, est l'origine d'où procède l'expérience de l'espace et du temps.

Tout procède du Moi pur et y ramène. « On pourrait écrire *moi* pour désigner sa personne et *MOI* pour désigner l'origine en général » (C2, 314). La conscience des choses, du temps, de l'Histoire, est l'occasion d'un retour à la source, d'une marche arrière, d'une récession qui est la contrepartie obligée de la « procession »⁸ cosmique à partir du Moi pur. « Le Moi fuit toute chose créée. Il recule de négation en négation. On pourrait nommer "Univers" tout ce en quoi le Moi refuse de se reconnaître » (Œ, II, 712)⁹. Ce recul ontologique ne serait-il pas ce qui fonde pour Valéry toutes les reculades, y compris temporelles ? Le Moi pur est le principe de la mélancolie valéryenne, concentré dans l'instant évanescant du temps nié et du refus en bloc, qui interdit tout engagement dans la réalité : « Peut-être, n'es-tu que cet instant, cet effet, cette illusion de Moi pur, et la tristesse énorme d'exister — Quoi que tu fasses — *tu perds ton temps !* Tu ne viendras pas à bout de tout ce que tu éclaires, Âme. Toute ta prostitution diurne aux choses et aux actes ne peut rien contre ta terrible virginité » (C2, 1295). Aussi la mélancolie est-elle « l'espoir à reculons »¹⁰ : au fur et à mesure que le Moi pur avance dans le monde extérieur, selon la ligne du flux temporel où il est jeté, il est ramené en arrière, vers l'origine, par sa perpétuelle déception, par son rejet répété de toute chose. L'avancée est en même temps un recul : ce schème revient fréquemment dans la pensée de Valéry.

Dans un passage où reparaît sa définition du « Moi » par le « recul », Valéry précise que « le passé » est pour lui « l'éliminé, ce de quoi le moi s'est dégagé » (C2, 310). Le Moi pur se dégage, se désengage du temps et de l'Histoire en rejetant un instant après l'autre dans le révolu, en le faisant reculer. Valéry aboutit ainsi à ce

⁷C1, éd. Judith Robinson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 130–31.

⁸ Le mot est employé par Derrida, qui précise : « le langage plotinien s'impose ici » (« Qual Quelle », *op. cit.*, p. 337).

⁹*Analecta*, XVI.

¹⁰ Lettre à Pierre Louÿs du 1^{er} juillet 1902, citée in CV,442 (note de la p. 137).

paradoxe que la marche en avant du temps est un recul, puisque chaque instant est repoussé dans le passé par l'instant suivant, par le présent qui survient. De la sorte, « TOUT NOUVEAU EMET UN PASSE » (*ibid.*). Valéry éclaire en ces termes son image de l'entrée dans l'avenir à reculons : « Le temps marche à reculons. Il n'y voit qu'en arrière, nous mouvant dans une direction opposée à celle où nous y voyons » (*CIII*, 227). L'expérience du temps est celle d'une procession qui est aussi une récession. La notion analogue d'une temporalité réversible est suggérée par cette formule oxymorique : « Le souvenir de l'avenir » (*CI*, 190). L'expérience valéryenne de l'Histoire ne serait-elle pas dès lors « une manière de reculer sûrement dans son esprit à chaque époque, et de chercher en arrière en réduisant chaque pas fait au rang des précédents » (*CI*, 281-82) ? L'immersion temporelle du Moi pur le dirige vers une fin qui est son début. Le Moi pur paraît se livrer à la durée, suivre le cours du temps. Ce faisant, il remonte le temps et se ressaisit comme origine. Il fonde un discours de l'achèvement qui ramène au commencement. Telle la destinée du Moi pur, telle l'Histoire : le cheminement qui procède vers son point de départ, l'avenir à reculons.

Ce que Valéry entend par l'entrée dans l'Histoire à reculons ne fait aucun doute : il veut dire que l'on est tenté de deviner ce que recèlent les temps futurs en interrogeant le passé. Il reste que l'avenir de l'humanité inquiète Valéry. Il le sent de plus en plus imprévisible, lourd de menaces. Il est tenté de penser que la situation des hommes, spirituelle surtout, car c'est celle qui le préoccupe au premier chef, ne connaîtra pas une amélioration mais une détérioration. Le regard rétrospectif est plus rassurant pour lui, comme pour bien d'autres, qui partagent ses inquiétudes, que le regard prospectif. Peut-être le salut de l'Europe, à un moment où son déclin semble s'accroître de manière dramatique et la conduire vers un désastre désormais inéluctable, réside-t-il dans un retour aux sources. L'avenir, ce serait le passé. Plus d'un, et non des moindres, l'a pensé au XIX^e et au XX^e siècles¹¹. Selon Derrida, Valéry est de ceux-là : « ce programme archéo-téléologique de tout discours européen sur l'Europe [...] date d'un moment où l'Europe se voit à l'horizon, c'est-à-dire depuis sa fin [...], depuis l'imminence de sa fin. Ce vieux discours [...] sur l'Europe est [...] le discours de l'anamnèse à cause de ce goût de fin sinon de mort qui est le sien »¹². Ce serait, dans sa dimension collective, la remémoration du mourant. Il est incontestable que l'on trouve chez Valéry, comme chez Nietzsche, Heidegger et aussi les nazis, « ce programme archéo-téléologique » mis au jour par Derrida, cette propension à chercher derrière soi un modèle pour le futur, ainsi dans cette exhortation : « Adorez Napoléon — *mais* comme une chose de l'avenir. Adorez le grand passé, et seulement — comme une chose à faire » (*CIII*, 247). La pensée valéryenne n'en résiste pas moins à la critique de Derrida. Elle tend trop à s'extraire du temps et de l'Histoire pour se réduire à une archéo-téléologie, pour se rendre, dans le même mouvement, tributaire d'un passé

¹¹ Cf. Laurent Mattiussi, « Rétrospection et prospection, de Mallarmé à Heidegger », in William Marx (éd.), *Les Arrière-gardes au XX^e siècle. L'autre face de la modernité esthétique*, Paris, PUF, 2004, p. 37-49.

¹² Jacques Derrida, *L'autre cap*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991, p. 31-32.

idéalisé et anxieuse d'un avenir radieux. Il faut, pour le comprendre, mesurer à quel point la conception valéryenne du Moi pur implique un rejet radical du temps, de l'Histoire et de l'action, destinée à s'inscrire dans le cadre spatio-temporel de l'existence.

En l'année sinistre 1933, Valéry note : « J'ai écrit sur la danse sans l'aimer, sur la politique sans y tremper, sur l'histoire sans la connaître — ne me servant que de ce moi » (C1, 276). Valéry est le porte-parole du Moi pur qui s'écarte de la réalité extérieure, à commencer par le temps et l'Histoire, et la tient à distance : « moi-même, le en dehors instantanément de tout ce qui se jette devant lui-même » (CIX, 194). L'adverbe « instantanément », qui, avec l'adjectif « instantané », revient comme un leitmotiv, suggère que le retrait radical du Moi pur est lié à la temporalité. Le Moi pur jaillit dans la brève fulguration de l'instant, contre la vaine durée de l'Histoire. Contre le vain déroulement de l'Histoire, le Moi pur aspire à l'éternel, car cette formule est bien près de suggérer une manière d'extase, de brusque sortie hors de la condition temporelle à laquelle le Moi pur est voué et qui le supplicie. « Un esprit allait voir cesser son état ; il devait tomber de l'éternité dans le Temps, s'incarner : « "Tu vas vivre !" / C'était mourir pour lui. Quel effroi ! Descendre dans le Temps ! » (Œ, I, 299)¹³. La divinité du Moi pur est la fine pointe de l'esprit. Elle est faite pour se tenir dans l'éternité, par rapport à laquelle la condition temporelle apparaît comme une déchéance¹⁴. « Tout le temps n'est qu'un léger défaut dans le bloc éternel — comme tout l'univers n'est qu'une bulle dans la pureté générale de l'espace » (CV, 252). Valéry atteint ainsi, à l'instar des grands mystiques, cette limite supérieure du nihilisme, qui coïncide avec la plus haute affirmation spirituelle. Comme pour Maître Eckhart, au regard de l'Absolu, tout n'est rien.

Le grand drame de l'existence se résume dans ce constat : « Le moi [...] comme situation dans le temps » (CIV, 118). De là s'ensuit la rébellion du Moi pur en Valéry et son programme : « Lutte contre le temps » (CI, 428), selon ses trois dimensions. « Je crois que peu ont plus que moi le sens de l'annulation radicale du "passé". [...] Tout ce qui fut m'est étranger » (C1, 151)¹⁵. Le futur n'est pas davantage épargné. « Je ne fais jamais de projets [...] je ne considère pas l'avenir » (*ibid.*). Radical, ce combat du Moi pur contre le temps vise aussi le moment actuel : « Projet pour lutter contre le présent » (CI, 311). Il est toutefois malaisé de se soustraire au temps, notamment au projet, d'où la contradiction qui se dessine ici entre le refus de tout projet et le projet de combattre le temps. Plus grave semble la contradiction apparente entre la volonté, ici, d'échapper

¹³ « L'Esprit » in *Mélange*.

¹⁴ Ce motif de la « chute » dans le temps » est constant dans la tradition métaphysique occidentale, de Platon à Hegel et au delà. Cf. Jacques Derrida, « Ousia et grammè. Note sur une note de *Sein und Zeit* » in *Marges de la philosophie*, op. cit., p. 38, particulièrement la note 6, où figure la formule, peut-être empruntée à Cioran (*La Chute dans le temps* est le titre d'un ouvrage publié par lui en 1964).

¹⁵ Cf. C1, 191 : « je ne considère pas le passé, [...] je déteste les événements ».

au présent et, ailleurs, la revendication de s'y tenir : « Je n'aime pas l'avenir, je ne regarde pas le passé. Tout s'efface devant le présent. Je n'écris que l'instantané » (CVIII, 465)¹⁶. Cette dernière précision est capitale car — en cela Valéry s'inscrit dans une longue tradition — le présent, dans et par l'écriture, tend à se confondre avec l'instant, et l'instant avec l'Éternité, lieu naturel du Moi pur : « "le Moi" — le Constant, le Producteur de suites et de continuités, l'Éternel, le Central » (C1, 843). Le Moi pur récuse le présent fugitif et aspire à un instant immobilisé par l'écriture, à partir duquel la totalité de la durée pourrait être envisagée, qui l'engloberait, qui, plus exactement, la dissoudrait dans sa miraculeuse permanence, son grand midi suspendu. Aussi Valéry en vient-il à concevoir le temps rassemblé dans l'instant : « Le temps est l'éternel présent » (CVIII, 236). Dans la mesure où le Moi pur se donne comme origine instantanée, il se dresse contre l'Histoire. « Il me semble parfois d'être un homme sans date. Il y a un être sans date en moi, et je ne me sens le contemporain de personne, dans l'album de costumes et de coutumes, — dit *Histoire* » (C1, 184). La « marionnette » (C1, 191) du petit moi ordinaire s'agite sur la scène sociale. De cette scène, l'Histoire n'est que l'extension. De l'une et de l'autre, le « MOI » pur et majuscule se retire dans son actualité inactuelle.

Cette expression contradictoire s'impose, car le « MOI » est double. Il est actualité pure si on l'envisage concentré dans son instant immobilisé, son présent éternel où convergent les trois dimensions du temps. « Imaginairement tout est actuel » (C1, 111). Aussi « la *Nature Angélique* » qui définit le Moi pur s'identifie-t-elle à « "L'acte pur" des scholastiques » (C1, 160), auquel font écho les « actes purs » de *La Jeune Parque* (Œ I, 99). Cette notion éclaire un reproche que Valéry adresse à l'époque moderne : « le loisir intérieur se perd. Nous perdons cette paix essentielle des profondeurs de l'être, cette absence sans prix pendant laquelle les éléments les plus délicats de la vie se rafraîchissent et se réconfortent. L'oubli parfait les baigne ; ils se lavent du passé, du futur, [...] une sorte de repos dans l'état pur les rend à leur liberté propre » (Œ I, 1049)¹⁷. Valéry retrouve ainsi la « paresse angélique » de « *La Fileuse* », placée sous le signe du détachement évangélique, dont l'écho, ici, est perceptible : « Point de soucis, point de lendemain » (*ibid.*)¹⁸. Angélique, concentré dans l'instant présent qui le soustrait à la fois au passé et à l'avenir, le Moi pur n'est ni vraiment actif ni tout à fait inactif. Son étrange modalité de présence au monde est une divine « absence » qui en fait l'équivalent du moteur immobile évoqué par Aristote : son action conserve une « virginité » extra-mondaine, quoiqu'elle se prolonge avec efficacité dans

¹⁶ Brouillon d'une lettre à André Lebey (12 juillet 1906).

¹⁷ *Propos sur l'intelligence*.

¹⁸ L'épigraphe de *La Fileuse* est empruntée à l'Évangile selon saint Matthieu, VI, 28. « *Considerate lilia agri quomodo crescunt : non laborant, neque nent* ». « Observez les lis des champs, comme ils poussent : ils ne peinent ni ne tissent » (trad. de la Bible de Jérusalem). C'est dans ce même passage que le Christ recommande à ses disciples d'éviter toute inquiétude au sujet du lendemain (Mt, VI, 34).

le cours du monde. Rien n'est plus contraire à tout engagement que cet acte pur, qui est cependant tout le contraire de la passivité, à l'instar du non-agir taoïste.

Son activité angélique, paresseuse, inactive, peut expliquer que le « MOI » soit à la fois acte pur et l'antithèse même de l'actuel. D'abord, le Moi pur est inactuel parce que soustrait au temps, y compris au présent, qui ne peut constituer que par métaphore une approximation de l'éternité. En second lieu, le Moi pur est un « point virtuel » (C2, 284). Dans l'instant, il demeure en puissance, non encore réalisé, fixé, déterminé, c'est-à-dire dans l'état qui s'oppose à l'acte, suivant la doctrine aristotélicienne. « Je m'aime en puissance — je me hais en acte » (C1, 103), déclare Valéry, qui, à travers cet aveu, dégage un trait du Moi pur : « L'éternel potentiel, ce moi. [...] Il n'a d'actualité que lorsque un acte va se faire » (CVIII, 120). Alors que la notion de potentialité est inséparable du processus temporel qui permet le passage de la puissance à l'acte, Valéry tente ici de l'associer à la notion d'éternité. Cette association paraît moins improbable, moyennant la formule que Derrida prête à Valéry, par un lapsus chargé de signification : « Potentiel et inactuel »¹⁹. Comme automatiquement entraîné par le mouvement de sa lecture, Derrida fait d'« inactuel » un équivalent de « potentiel », ce qui semble légitime selon la citation qui précède : « L'éternel potentiel, ce moi ». Si le potentiel est compatible avec l'éternel, il l'est avec l'inactuel, qui dans une certaine mesure se soustrait à la temporalité. Puisque la puissance s'oppose à l'acte, le potentiel à l'actuel, on comprend que l'« inactuel » puisse se confondre avec le « potentiel », ce qui n'est pas en acte. Le potentiel est proche de l'inactuel, comme ce qui n'est pas encore engagé dans le cours des choses, et qui par là, d'une certaine manière, échappe à l'emprise du temps. En jouant sur la polysémie du terme « inactuel », ce qui n'est pas en acte et ce qui ne ressortit pas à l'actualité chronologique, il n'est donc peut-être pas tout à fait impossible de concilier la puissance et l'atemporalité. Il reste que le Moi pur se donne à la fois en acte et en puissance, soustrait au temps et soumis au temps, même s'il ne se départit pas de sa divinité : « Divinisation du possible psychique » (C1, 131). Le Moi pur a quelque chose de Dieu mais il n'est pas Dieu. Peut-être tend-il vers un statut divin qu'il ne saurait atteindre.

Qu'il soit actualité pure ou pure potentialité, le « MOI » demeure une manière d'absolu, réfractaire à la contingence des événements : « Le conflit [...] — de l'histoire, du *particulier* avec — le centre universel, la capacité de changement, la jeunesse éternelle de l'*oubli*, le Protée, l'être qui ne peut être enchaîné, le mouvement tournant, la fonction renaissante, le moi qui peut être entièrement nouveau et même multiple » (CIX, 17). Ici se manifeste l'inspiration moderne de Valéry, qui exalte la mobilité contre la stabilité, le transitoire contre le permanent, la radiation du passé contre la persistance du souvenir, même si l'exaspération erratique des transformations que Valéry prête au Moi équivaut peut-être en définitive à l'annulation du devenir, comme

¹⁹ Cité inexactement par Derrida, « Qual Quelle », *op. cit.*, p. 343. Derrida inverse, d'une manière qui n'est malencontreuse qu'en apparence, la formule de Valéry, qui se contente de rappeler l'opposition classique de l'aristotélisme : « Potentiel et actuel » (C, XXII, 305). Nous remercions vivement Robert Pickering de nous avoir signalé cette erreur.

crispé par son propre excès. Le Moi pur aspire à se soustraire au temps. Il n'en tire pas moins de la temporalité une capacité illimitée à différer de lui-même. Aussi est-il temps de rectifier ce que le sous-titre de cette étude : Valéry après Derrida, peut avoir d'incongru. Valéry devance Derrida. Il lui arrive même d'inventer presque déjà la notion de « différance »²⁰ : « Je ne travaille qu'à différer — devenir différent » (CIX, 32). Valéry s'est efforcé de n'être pas qui il était, d'être un autre, de se dégager incessamment de ce moment et de cet endroit donnés pour viser le hors-temps et le hors-lieu du Moi pur, dans un effort toujours inabouti : « Je ne me distingue pas encore assez de moi, — ni de mon temps » (CVI, 46). Derrida vient trop tard car, en un sens, Valéry a lui-même impitoyablement et inlassablement procédé à sa propre déconstruction. « Temps — différence — distance » (CVII, 462) : voilà qui résonne peut-être comme un triple mot d'ordre pour le Moi pur et suggère un sens possible de la différance valéryenne. Elle consiste à invoquer la notion de virtualité, de potentialité, contre la tentation d'adhérer, d'acquiescer au présent, de coïncider avec lui, de se montrer actuel. Elle consiste à toujours opposer au présent le décalage instantané de l'être autre, inactuel. La notion valéryenne de potentialité échappe ainsi à la critique de Derrida : « la potentialité [...] a toujours été pensée, sous le nom de temps, comme gramme inachevé dans l'horizon d'une eschatologie ou d'une téléologie, et renvoyant selon le cercle à une archéologie. »²¹. La puissance est en effet ce en vertu de quoi la fin (*télos*) est contenue dans l'origine (*archè*) et l'accomplit, de sorte que le terme du processus est un retour au point de départ, la téléologie et l'eschatologie une archéologie. La notion de potentialité serait dès lors la version initiale du « programme archéo-téléologique » dénoncé par Derrida. Cependant, le « MOI » valéryen, à la fois actualité pure et pure potentialité, ne se conforme pas à ce modèle, car il est Protée. Le « mouvement tournant » auquel il est soumis n'est pas le cercle parfait se refermant sur lui-même mais le tourbillon des métamorphoses, sans achèvement ni commencement, en dehors de toute archéologie et de toute téléologie, dénué de projet directeur, étranger à toute durée orientée. La pensée du Moi pur est ce qu'il y a de plus contraire à tous les historicismes, y compris celui des nazis.

Aux illusions de la puissance, dont l'Histoire est le lieu funeste et le réservoir inépuisable, Valéry oppose le « MOI » potentiel, en puissance, non la puissance qui se

²⁰ Derrida voit dans Nietzsche et Freud deux grands inspirateurs de la « différance » (« La différance », in *Marges de la philosophie, op. cit.*, p. 18). Derrida reconnaît aussi cette double dette dans son article sur Valéry : « Les noms propres seraient ici, par exemple, Nietzsche et Freud » (« Qual Quelle », *op. cit.*, p. 327). Derrida souligne à cette occasion combien la pensée de Valéry est parfois proche de celle que Derrida lui-même puise chez Nietzsche et Freud. Les premières pages de « Qual Quelle » se contentent toutefois de suggérer une communauté implicite entre la pensée du Moi pur et celle de la « différance ». Le penchant valéryen de Derrida reste secret ; son penchant mallarméen est ostensible, alors que, paradoxalement, l'archéo-téléologie dénoncée par Derrida est sans doute au moins aussi présente chez Mallarmé que chez Valéry : cette étrangeté reste à éclaircir.

²¹ Jacques Derrida, « Ousia et grammè. Note sur une note de *Sein und Zeit* », *op. cit.*, p. 69.

déploie en d'insatiables entreprises de domination mais celle qui se tient sur la réserve, qui refuse l'acte, à moins qu'il ne soit pur. L'actualité pure du « MOI » est en conséquence une manière d'inactualité, d'atemporalité. Elle se concentre dans une instantanéité qui sort du temps pour confiner à l'éternité, d'où cette formule contradictoire pour définir le Moi pur : « cet extra-temporel-actuel — qui me fait étranger et familier, ange et mauvais esprit » (CI, 101). Le Moi pur, ce démon angélique, à la fois dans le monde et hors du monde, assume la duplicité critique de « l'Esprit qui toujours nie »²². Sa lucidité lui vient de sa position extra-temporelle, intempestive, identifiée avec l'extrême pointe de l'instant actuel, qu'il est toutefois instantanément prêt à excéder. L'ambiguïté de cette position critique à l'égard du monde et de l'Histoire exige simultanément distance et proximité. Valéry aurait pu à dire des événements historiques, s'ils ne constituaient à ses yeux « des signes ou des symptômes » (Œ, I, 1041, *op. cit.*) d'une humanité en crise, auxquels il est particulièrement attentif, qui l'atteignent d'autant plus profondément qu'ils sont poussés parfois jusqu'au blessant, jusqu'à l'accablant, jusqu'au révoltant. « Toutes les bêtises de l'homme en crise » (CIX, 177). Telle, l'Histoire, sur laquelle s'exerce le jugement du Moi pur. Ce jugement est d'autant plus aigu que, ramassé dans l'instant d'où il est toujours prêt à bondir, le Moi se désolidarise de la continuité temporelle. « Le Je ou Moi est relatif — et instantané. [...] Le moi est un choix, une discrimination » (CII, 179). La discrimination est, selon l'étymologie, pensée de la crise, pensée de l'instant où tout peut se jouer, se retourner, se déjouer, où il peut être opportun, éventuellement, de regarder en arrière. Le progrès est l'inverse du recul. S'il y a une façon propre au Moi pur de reculer, de refuser le progrès, bref d'être réactionnaire, elle consiste pour lui à coïncider avec l'esprit comme faculté de refus, à être « la négation ou le négatif de quoi que ce soit — La réaction pure. » (C2, 242). Le Moi pur est le « *moi vrai* » dans la mesure où il est « le centre instantané de réaction » (CVI, 39), à condition de préciser qu'une telle réaction est également recul devant la pauvreté du présent, les fausses promesses de l'avenir et la déploration stérile d'un passé obscurci.

Fondée sur le Moi pur, la pensée historique de Valéry est intempestive, à l'instar de l'esprit, qui « oppose le passé au présent, l'avenir au passé, le possible au réel, l'image au fait. Il est à la fois ce qui devance et ce qui retarde » (Œ, I, 1002)²³. Valéry récuse la nostalgie des romantiques, comme l'optimisme des Lumières. Il fait jouer la première contre le second, et réciproquement. Au bord de ce désert dont Nietzsche annonçait la croissance inexorable, ou bien le désir jette sur le passé le regard rétrospectif de la mélancolie ou bien il peuple de mirages son horizon vide. Paul Valéry ne se prête ni aux regrets ni à ce qu'il nomme « tous les prochains fantômes du possible » (Œ, I, 1049, *op. cit.*). Le Moi pur en lui proteste contre « les trois plus grandes foutaises » : croire, obéir, combattre, selon ce slogan qu'il lui est arrivé de lire en italien

²² Goethe, *Faust*, v. 1338. C'est Méphistophélès qui parle : « Ich bin der Geist der stets verneint ! »

²³ *La Crise de l'esprit*.

sur une affiche de propagande fasciste²⁴, car le Moi pur est la source, l'instance critique, qui ne revient jamais en arrière que pour retourner à soi. Valéry rejoint ainsi la sorte d'égoïsme transcendantal commun à toutes les grandes spiritualités, en vertu duquel la voie la plus courte pour atteindre l'Absolu est de le chercher au dedans²⁵. Il indique aussi la condition indispensable pour survoler l'Histoire d'un regard froid et la penser sans parti pris. « Qu'importe à la source, le flot sorti ? » (C2, 286). Il faut travailler par ses reculs délibérés à se rendre différent, et par là même, indifférent.

²⁴Cf. François Valéry, « L'entre-trois-guerres de Paul Valéry » in M. Allain-Castrillo, P.-J. Quillien, F. Valéry et S. Bourjea (éd.), *Paul Valéry et le Politique*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 31.

²⁵ La formule de saint Augustin pour désigner Dieu est classique : « *interior intimo meo* », plus intérieur à moi que moi-même (*Confessions*, III, 6).